

Nous considérerons principalement deux choses, en nous demandant si elles peuvent être à bon droit nommées « fictions théoriques », et si ce que l'on y voit est d'une façon ou d'une autre « le passé » :

1) un passage du livre de Henri Gouhier, *Blaise Pascal, commentaires*, 1966, (pp. 248-249 de l'édition de 1971 ; c'est l'extrait ci-dessous ; nous regarderons en video-projection une reproduction des pages de manuscrit dont parle ici Gouhier) ;

2) deux ouvrages qui montrent la restauration de Notre-Dame de Paris (ouvrages non datés, mais qui semblent se situer vers 1852 ; nous en regarderons quelques pages en video-projection).

Au cours de cette recherche, on ne peut s'empêcher de penser : tout se passe comme si Pascal, quand il couvrait ces deux feuilles de son écriture, n'en avait pas eu d'autres sous la main. Pourquoi, en effet, s'appliquer à noircir le moindre blanc ? Pourquoi revenir à la marge de la p. 2 pour compléter un texte de la p. 4 ? Pourquoi tant d'ingéniosité à seule fin de faire tout tenir sur deux bouts de papier ? Comment ne pas supposer l'écrivain dans une situation telle qu'il doit ou du moins qu'il préfère se contenter d'un si petit espace ?

Mais quelle situation ? Pascal écrit avec une plume et de l'encre. Il est certes permis de l'imaginer, un écrivain pendu à la ceinture, méditant dans un jardin ou à la campagne et sortant de sa poche les deux feuilles pliées pour noter ses pensées. Ce n'est point là, pourtant, sa façon habituelle de travailler. Un décor d'intérieur semble donc mieux convenir à la scène. Mais, si Pascal est à sa table, pourquoi cette pénurie de papier ? La graphie de la p. 3 suggère à M. Georges Brunet une image à retenir : Pascal au lit, étendu pour écrire⁴.

Regardons le manuscrit en tenant compte de cette hypothèse. Elle paraît superflue pour la première feuille : rien, en effet, ne permet de penser que Pascal n'aurait pas écrit, à sa table, le morceau central des p. 1 et 2. Au contraire, la graphie de la p. 3, c'est-à-dire au *recto* de la seconde feuille, se retrouvant p. 4, c'est-à-dire au *verso*, Pascal semble bien avoir écrit au lit le développement et les « pen-

sées » qui constituent le morceau central de cette seconde feuille. Et de même pour ces additions qu'il case partout où il y a un blanc disponible, tournant et retournant ses bouts de papier comme quelqu'un qui ne peut ou ne veut changer de place pour en prendre d'autres.

« Nuit d'insomnie », précise M. Brunet⁵ : ce serait trop beau ; on voudrait en être sûr ; on ne peut exclure quelque maladie permettant de situer la scène en plein jour. La scène... mais ce singulier est-il justifié ? Tout se passe comme si, dirons-nous maintenant, Pascal avait écrit, à sa table, une première feuille ; puis, l'esprit excité par son travail, il aurait continué, au lit, sur une seconde feuille ; enfin, toujours au lit, il aurait jeté sur ces deux bouts de papier des notes qui sont tantôt explicitement rattachées au texte déjà écrit, tantôt sans rapport apparent avec lui. Quant à aller plus loin... Additions et corrections ont-elles immédiatement suivi le premier jet ? Renvoient-elles à des heures différentes d'une même nuit ou d'une même journée, le pari naissant d'une méditation continue qu'accompagnerait le va-et-vient discontinu de la pensée à la main et de la main à la pensée ? Faut-il étaler cette méditation sur plusieurs jours ? Aucun indice matériel, changement d'encre ou de plume, par exemple, ne permet d'en décider. En attendant sur ce point des précisions que, seuls, peuvent donner les experts en écriture pascalienne, nous distinguons dans ce manuscrit trois couches :

La première coïncide avec un premier temps : Pascal, à sa table, écrit sur un bout de papier... : or, nous allons le voir, il écrit là le schéma complet d'un exposé ayant pour centre l'argumentation du pari.

La seconde coïncide avec un second temps : Pascal, au lit, reprend, sur un second bout de papier, des thèmes insuffisamment développés sur le premier.

La troisième est faite d'additions, de notes, de corrections, dont il est difficile d'indiquer le rapport chronologique aux textes déjà écrits. Disons tout de suite que la plupart sembleront contemporaines de la seconde couche, choc en retour immédiat de la chose écrite sur la pensée de l'écrivain.

4. G. BRUNET, p. 76 : La page 3 « a été écrite d'une seule coulée, dans le feu de l'improvisation : quelques ratures, peu de retouches... Mais ce qui frappe au premier coup d'œil, c'est l'élargissement progressif de la marge et la direction de plus en plus ascendante de l'écriture, comme si Pascal, retenant la feuille de la main gauche, avait passé d'abord l'autre main par-dessus, puis l'avait écartée vers la droite en adoptant une position oblique. Ainsi ferait un homme à demi-étendu, un malade incliné sur son séant, écrivant sur un papier posé à sa droite... »